La souffrance, la douleur
Etude de texte
La faim de la douleur

Sommaire *(Cliquer sur le titre pour accéder au paragraphe)*

****

La faim de la douleur..... 1
I. Présentation du texte..... 2
II. Analyse du texte. 3
Conclusion. 5

****

« On n'existe plus à côté de cette attente. Il passe plus d'images dans notre tête qu'il y en a sur les routes d'Allemagne. Des rafales de mitraillette à chaque minute à l'intérieur de la tête. Et on dure, elles ne tuent pas. Fusillé en cours de toute. Mort le ventre vide. Sa faim tourne dans la tête pareille à un vautour. Impossible de rien lui donner. On peut toujours tendre du pain dans le vide. On ne sait même pas s'il a encore besoin de pain. On achète du miel, du sucre, des pâtes. On se dit: s'il est mort, je brûlerai tout. Rien ne peut diminuer la brûlure que fait sa faim. On meurt d'un cancer, d'un accident d'automobile, de faim, non, on ne meurt pas de faim, on est achevé avant. Ce que la faim a fait est parachevé par une balle dans le cœur. Je voudrais pouvoir lui donner ma vie. je ne peux pas lui donner un morceau de pain. Ça ne s'appelle plus penser ça, tout est suspendu. Mme Bordes et moi, nous en sommes au présent. Nous pouvons prévoir un jour de plus à vivre. Nous ne pouvons plus prévoir trois jours, acheter du beurre ou du pain pour dans trois jours serait quant à nous faire injure au bon plaisir de Dieu. Nous sommes scellées à Dieu, accrochées à quelque chose comme Dieu. « Toutes les conneries me dit D., toutes les idioties, vous les aurez dites... » Mme Bordes aussi. En ce moment il y a des gens qui disent: « Il faut penser l'événement.» D. me dit cela : « Il faudrait essayer de lire. On devrait pouvoir lire quoi qu'il arrive.» On a essayé de lire, on aura tout essayé, mais l'enchaînement des phrases ne se fait plus, pourtant on soupçonne qu'il existe. Mais parfois on croit qu'il n'existe pas, qu'il n'a jamais existé, que la vérité c'est maintenant. Un autre enchaînement nous tient : celui qui relie leur corps à notre vie. Peut-être est-il mort depuis quinze jours déjà, paisible, allongé dans ce fossé noir. Déjà les bêtes lui courent dessus, l'habitent. Une balle dans la nuque ? Dans le cœur ? Dans les yeux ? Sa bouche blême contre la terre allemande, et moi qui attends toujours parce que ce n'est pas tout à fait sûr, qu'il y en a peut-être pour une seconde encore. Parce que d'une seconde à l'autre seconde il va peut-

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

La souffrance, la douleur

Etude de texte

être mourir, mais que ce n'est pas encore fait. Ainsi seconde après seconde la vie nous quitte-nous aussi, toutes les chances se perdent, et aussi bien la vie nous revient, toutes les chances se retrouvent. Peut-être est-il dans la colonne, peut-être avance-t-il courbé, pas à pas, peut-être qu'il ne va pas faire le second pas tellement il est fatigué ? Peut-être que ce prochain pas, il n'a pas pu le faire il y a de cela quinze jours ? Six mois ? Une heure ? Une seconde? Il n'y a plus la place en moi pour la première ligne des livres qui sont écrits. Tous les livres sont en retard sur Mme Bordes et moi. Nous sommes à la pointe d'un combat sans nom, sans armes, sans sang versé, sans gloire, à la pointe de l'attente. Derrière nous s'étale la civilisation en cendres, et toute la pensée, celle depuis des siècles amassée. Mme Bordes se refuse à toute hypothèse. Dans la tête de Mme Bordes comme dans la mienne ce qui survient ce sont des bouleversements sans objet, des arrachements d'on ne sait quoi, des écrasements idem, des distances qui se créent comme vers des issues, et puis qui se suppriment, se réduisent jusqu'à presque mourir, ce n'est que souffrances partout, saignements et cris, c'est pourquoi la pensée est empêchée de se faire, elle ne participe pas au chaos mais elle est constamment supplantée par ce chaos, sans moyens, face à lui ».

Marguerite DURAS, *'La douleur'*

I. Présentation du texte.

Marguerite Duras fait paraître La Douleur en 1985. Ce « journal de la guerre », qui relate la souffrance d'une femme qui attend des nouvelles puis le retour de son mari déporté pendant la guerre, s'ouvre sur une journée d'avril, sans que l'année exacte soit précisée, comme si le journal pouvait se passer de cette précision, valoir dans l'absolu et se suffire à lui-même.

Mais La Douleur n'est pas un récit à proprement parler et lorsque Duras introduit son récit, elle prend soin de dire : « je n'ai aucun souvenir de l'avoir écrit », « comment ai-je pu écrire cette chose que je ne sais pas encore nommer et qui m'épouvante quand je la relis ? ». Epouvante est le mot qui conviendrait en effet le mieux pour parler de cette entreprise folle qui consiste, pour un être en souffrance, à trouver « un endroit très grand pour que ce supplice puisse s'étaler, vivre » (La Musica deuxième). La Douleur est donc un lieu, la conséquence d'un « besoin d'air », bien plus qu'un récit tentant de rendre objectif une expérience singulière.

Cette expérience est celle d'une attente donc, mais une attente d'un retour hypothétique d'un homme – Robert Antelme – dont Duras ne sait même pas s'il est encore vivant. Cette incertitude, ce désordre de la pensée et du sentiment se nourrissent alors de tous les possibles. Duras imagine qu'elle est veuve, que son mari est mort le jour même où il aurait pu être délivré du camp et le texte dont nous proposons le commentaire est

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

l'extériorisation de cette image obsédante d'une mort dont on ne sait rien, mais qui a bien plus d'importance que la guerre entre les nations. Car la douleur ne peut être historique puisque l'Histoire suppose des rapports de force universels, des grands hommes, des gestes héroïques. Or ce contre quoi Marguerite Duras se bat n'est pas tant la malédiction généralisée qui s'abat sur l'humanité que le doute intime qui ronge une femme qui ne sait pas, comme Descartes, lui aussi, ne savait pas au début de ses Méditations, comme si Duras nous proposait de passer du « je pense » au « je souffre » avec cette même volonté, un peu folle et qui relève du pari, d'y trouver là un point stable et fixe auquel s'accrocher quand tout le reste a disparu.

II. Analyse du texte.

La douleur, c'est en apparence l'attente, l'attente d'un homme qui n'est plus là et qui manque, car la seule présence qu'il laisse, c'est une absence. Cette présence de l'absent absorbe littéralement la vie ordinaire, elle la rend insignifiante à côté de cette autre vie qui commence et qui n'a de lieu qu'en soi. Car l'attente ne vit que du possible, en substituant à ce réel étalé et plat qui intéresse les historiens (les routes d'Allemagne) une profusion d'images concentriques qui se déploient « à l'intérieur de la tête » et qui tiennent du fracas, du heurt retentissant, les « rafales de mitraillettes » n'étant que l'intériorisation de la violence du dehors. Si la douleur est localisée, si elle intéresse la seule existence d'une femme en souffrance, en attente, elle rassemble avec elle l'immensité d'un espace à côté duquel l'Allemagne en son entier devient presque étroite, à comparer de cette caisse de résonance et d'amplification qu'est la conscience. Cette résonance d'une vie en souffrance contraste avec le « ventre vide » du mort présumé, de même que sa faim « tourne dans la tête », comme si l'âme de ceux qui restent devenait le cadavre de ceux qui partent. La souffrance est donc une reprise, le prolongement dans le temps, « à chaque minute », d'une fusillade et d'une mort passées, la référence à la ronde du vautour ajoutant à ce temps intérieur qui n'en finit pas de durer la dimension de la répétition et de l'éternel retour. Les morts ne nous laissent jamais en paix, leur supplice se continue en nous. Un homme qui souffre, souffre avant tout de cette sensibilité qui l'ouvre au sort d'autrui. La douleur marque alors l'expérience d'un attachement rompu, d'une union séparée, d'une relation déliée par la précipitation de l'Histoire, les particuliers étant sacrifiés ici sur l'autel des grandes nations, cet autre nom de l'universel.

D'où la tentative émouvante et désespérée de refaire surgir la relation, de relier par la souffrance ce que la violence de la guerre a brisé. Souffrir, c'est « tendre du pain », donner par-delà la mort et l'absence l'aliment même de la vie qui pourrait inverser les ravages de la guerre, geste à la fois vain et pourtant inévitable (« impossible de rien lui donner »). Mais cette vanité reste inaperçue (« on ne sait même pas s'il a encore besoin de pain »), tant la passion de la main tendue, en même temps qu'elle se fait « dans le vide » se veut encore espérance, insistance à faire vivre les morts. Du pain que l'on imagine donner, on passe alors au « miel », au « sucre », aux « pâtes », au « beurre », autant d'aliments plus raffinés mais tout aussi consistants que l'on achète en prévision d'un retour qui, s'il n'a pas lieu, rendra insupportable la présence de la nourriture. « S'il est mort, je brûlerai tout », voilà bien le signe d'un monde qui fait mal puisqu'on le destinait d'emblée à l'accueil de celui qui aurait dû revenir. Il faut promettre de brûler ce

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Culture Générale

La souffrance, la douleur

Etude de texte

qui peut rassasier et faire du bien, par fidélité à cette douceur du miel et du sucre – qui fait échos à l'enfance – mais qui devient scandaleuse et indécente si on ne peut plus l'offrir à quelqu'un, si on ne la destine qu'à soi. Mourir, c'est ne plus être nourri et ne plus pouvoir nourrir ceux qu'on aime, c'est mourir à petits feux, lentement, interminablement. La souffrance insupporte en ce qu'elle nous rappelle que le lien dont nous manquons nous était vital et qu'en l'absence de cette existence relationnelle on ne peut plus rien donner, même pas sa propre vie. Quand on « ne peut pas donner [lui] donner un morceau de pain », on ne peut pas « donner sa vie » non plus, quand bien même on le voudrait. La souffrance naît sur fond d'une plénitude perdue qui est d'abord plénitude d'un être repu, qui a mangé, vécu, aimé à sa faim. La gratitude du ventre n'est pas qu'une image et là où le petit creux devient famine, l'homme découvre qu'il ne peut vivre que d'amour et d'eau fraîche et qu'exister, c'est, au sens premier du terme, tenir à l'autre. Avec la faim que rien ne vient calmer disparaît la gratitude et le sentiment même d'une existence généreuse.

Et lorsque Marguerite Duras souligne qu'«on meurt d'un cancer, d'un accident d'automobile » mais « de faim, non », elle se rappelle à cette évidence première que le bonheur du passé avait peut-être occultée : avoir faim d'une altérité que l'on ne peut jamais rejoindre, faire l'épreuve d'une séparation radicale d'avec ce qui fait l'essence même de la vie, c'est déjà ne plus vivre, c'est être « achevé avant », c'est à dire mort avant même d'être fusillé (« ce que la faim a fait est parachevé par une balle dans le cœur ») tout autant que fini avant même d'avoir pu s'accomplir. La douleur telle que Duras la décrit tient de cette conscience aiguë d'un élan infini – qui ne peut être que l'élan d'un être qui se transcende – stoppé net dans sa quête par la découverte d'une insupportable finitude qui est celle du manque absolu, du manque de ce qui nourrit. A cet arrêt de l'élan vital fait échos l'impossibilité d'acheter « du beurre ou du pain pour dans trois jours », impossibilité qui équivaut même à celle de « prévoir trois jours », purement et simplement. Si la douleur nous fait ressasser le passé, si la perte de l'autre nous fait tourner la tête, ce tournoiement n'est que l'effet d'un temps qui n'avance plus pour la simple et bonne raison qu'il n'y a plus personne à qui consacrer son temps. D'où l'impression d'être « scellé[es] à Dieu, accroché[es] à quelque chose comme Dieu » qui marque aussi bien l'immobilité figée du temps que le destin tragique contre lequel on ne peut plus rien.

Or cette expérience de l'effondrement du monde ne peut se penser ni même se dire. Voilà pourquoi « l'enchaînement des phrases ne se fait plus ». La douleur précipite le langage à sa perte, si bien que « toutes les conneries », « toutes les idioties » auront été dites. Ce qui pouvait apparaître autrefois sensé se retourne en son contraire, cette perversion du langage n'étant que la conséquence d'un présent sans avenir. De même, la lecture devient obsolète, presque dérisoire puisqu'elle n'est plus exigible, décalée qu'elle devient : « on devrait pouvoir lire quoi qu'il arrive », « mais l'enchaînement des phrases ne se fait plus ». L'homme souffrant s'abîme dans le langage lorsqu'il espère y retrouver en vain la puissance de communiquer qui l'ouvrirait de nouveau à ceux qui pourraient le comprendre, ou au moins l'entendre. Or la douleur ne se raconte pas, rien de ce qui fait mal ne peut être dit car la seule syntaxe qui subsiste n'est pas celle des mots, mais celle des corps. « Tous les livres sont en retard sur Mme Bordes et moi » confie Duras, car « il n'y a plus de place en moi pour la première ligne des livres qui sont écrits ». La Douleur, comme impossible récit de ce qui ne peut se dire, dessine alors les contours d'un tout autre manque et d'une toute autre souffrance, celle de l'écrivain en manque de cette

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

littérature qui pourrait le sauver, parce qu'elle transfigurerait la douleur en œuvre. Rien de tout cela chez Duras puisque souffrir, cela n'a jamais fait penser. Du reste, on ne peut penser « l'événement » que la douleur ne sera jamais. Car on ne peut jamais justifier la douleur, on ne peut jamais la comprendre et montrer qu'elle fait sens, soit par sa réintégration dans la marche de l'Histoire (« nous sommes à la pointe d'un combat sans nom »), soit par son assimilation à une punition qui ferait suite à une faute (« sans armes, sans sang versé »), soit enfin par sa glorification (« sans gloire »). La douleur réduit l'homme au silence et la « civilisation en cendres », de même que « toute la pensée, celles depuis des siècles amassés ». En définitive, il ne peut y avoir ni de littérature ni de philosophie là où la souffrance accapare à ce point la pensée que celle-ci devient « empêchée de se faire ». Tout au plus, l'écriture peut-elle donner à sentir l'indicible et le « chaos » en exhibant son impuissance, en ouvrant des espaces vides qu'il ne s'agit pas de remplir puisque le sens leur fait radicalement défaut. « Ce n'est que souffrances partout, saignements et cris » et le style de Duras n'échappe pas à cette appréhension du monde qui veut que tout saigne.

Conclusion.

Comment échapper à la douleur ? En rassasiant celui qui a faim. Et lorsque Robert L. reviendra finalement vivant du camp, il mangera avec la boulimie de celui qui ressuscite. Car « la vie nous revient, toutes les chances se retrouvent ». Robert L. se délivre alors de la faim il devient autonome. Alors Duras doit renoncer à sa douleur. Elle continuera d'attendre, mais elle attendra un enfant, elle attendra la vie.

S. Le Diraison et N. Gerboulet

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021